

Haïm Musicant

Héros du 7 octobre

À 6h30, leur destin va basculer

Préface de Philippe Meyer
Président du B'nai B'rith France

Extraits

Récits

Éditions Glyphe

Photo de couverture

Le 7 octobre à 6 h 29, le matin du shabbat noir, au kibboutz Karmia, à neuf kilomètres de la bande de Gaza.

Des adolescents se sont réunis pour observer le lever du soleil, après une nuit blanche qu'on appelle « la nuit des grenouilles ». Une d'entre eux, Hilla Aricha, prend cette photo en souvenir. Une minute plus tard, les sirènes vont retentir. Des missiles sont lancés depuis Gaza. Des terroristes envahissent le Sud d'Israël. Le massacre va commencer.

© Éditions Glyphe. 2024

85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris

www.editions-glyphe.com

ISBN 978-2-35815-342-3

Préface

Philippe Meyer

Président du B'nai B'rith France
Membre du bureau exécutif du CRIF

DÉFLAGRATION. TSUNAMI. CHAOS. Ce shabbat noir du 7 octobre 2023, jour de fête de *Simbat Torah* pour le peuple juif, à 6 h 30, le monde a changé, notre monde a changé. À jamais. Chacune et chacun se souviendra toujours de ces premières minutes de sidération, d'effroi et de paralysie à l'annonce de la catastrophe et à la vision des premières images de l'horreur. Un choc d'une violence inouïe comme on n'en subit que très peu dans une vie. Puis, une fois les esprits retrouvés, au fur et à mesure qu'étaient connus le nombre de victimes et les conditions de leur assassinat, est venu le temps des larmes, des cris, de la colère.

Un pogrom. Des Juifs venaient de vivre un pogrom. Un mot venu du plus profond des âges et de la barbarie

humaine. Le temps des pogroms semblait appartenir aux pages jaunies des livres d'histoire, aux récits des plus anciens, aux souvenirs inconscients hérités des générations passées.

Et pourtant. Ce 7 octobre à 6 h 30, un pogrom commençait. Le plus grand crime organisé contre des Juifs depuis la Shoah. Sur la terre d'Israël, le refuge du peuple juif. En quelques heures, plus de 1200 hommes, femmes, enfants, vieillards seront traqués, violés, assassinés, brûlés. Des milliers de civils innocents seront blessés, 251 seront enlevés, direction Gaza. Parmi eux, un bébé de 9 mois, Kfir Bibas, son frère de 4 ans, sa mère et son père. Mais aussi un homme de 85 ans, des femmes âgées et malades. Et puis très vite, les images de l'horreur, filmées par les démons eux-mêmes, insoutenables, nous ont glacé le sang et torturé l'esprit.

Quelques jours après le 7 octobre, je me rendis en Israël avec une délégation de dirigeants de la communauté juive de France, sur les lieux du crime. De la base militaire de Shura où étaient entreposés dans des frigos géants les corps non identifiés des victimes, par centaines, par taille, au kibboutz de Kfar Aza qui portait encore les stigmates des massacres innombrables survenus quelques jours plus tôt, partout la vision de l'enfer sur terre. Ces maisons brûlées, ces lits d'enfants couverts de sang, ces jouets sur le sol au milieu des douilles, ces traces de chair sur les murs, l'odeur insupportable de la mort, la brutalité d'un silence assourdissant que seuls les récits de l'horreur venaient briser, nos regards hébétés, nos pleurs, nos larmes, ont laissé des traces gravées à jamais dans nos âmes et dans nos cœurs.

Dès notre retour en France, force fut de constater que l'élan d'empathie et de solidarité, dont les Juifs d'Israël et d'ailleurs avaient tant besoin, n'avait duré que quelques jours. Très vite, avant même qu'Israël ne réponde légitimement à l'attaque sans précédent dont il avait été la victime, un tsunami antisémite commença à souffler en France, en Europe et à travers le monde, attisé par tout ce que la planète compte de gauchistes islamo-compatibles, de wokistes, de militants antisionistes que des années de laisser-faire ont permis une incubation à bas bruit dans les universités, les lieux de culture, les médias, les instances internationales. Une fois de plus, la lâcheté du monde a accouché d'un monstre.

Des manifestations anti-israéliennes ont battu le pavé des principales capitales européennes. Les universités américaines ont interdit l'entrée à des étudiants juifs. Et en France, le parti d'extrême gauche LFI a fait de la haine d'Israël son principal axe de campagne aux élections européennes de juin 2024, aux relents antisémites à peine voilés, contaminant la gauche unie lors des élections législatives qui ont suivi.

La double peine. Au traumatisme profond et indicible qu'avait causé le pogrom du 7 octobre s'ajouta la sidération d'une haine anti-juive violente et généralisée comme jamais depuis 80 ans. Une haine qui trouvait comme seul écho le silence des organisations humanitaires, féminines et de défense de l'enfance aux massacres du Hamas, au féminicide et crimes sexuels commis par les terroristes, aux otages de tous âges retenus avec la complicité coupable de civils gazaouis. Et que dire du

refus de la Croix-Rouge de livrer des médicaments aux otages et de l'aide apportée aux Hamas et à ses complices par des membres de l'UNRWA qui n'a soulevé aucune réaction à la hauteur de cette abjection.

L'insupportable prenait le relais de l'effroyable. Les victimes des kibboutzim et de Nova étaient oubliées, les otages étaient passés sous silence, les victimes civiles de Gaza faisaient la Une de tous les médias du monde, sans qu'il ne soit rappelé – ou si peu – qu'elles étaient d'abord les boucliers humains des terroristes, que tout avait commencé avec la tragédie du 7 octobre et pouvait s'arrêter avec la libération des otages et la reddition des terroristes. Et surtout, comble de l'horreur, Israël et l'ensemble des Juifs étaient affublés du terme volontairement galvaudé de « génocidaires ».

À ceux qui refusaient de voir depuis des années que l'antisionisme constitue l'antisémitisme des temps modernes, ou qui le contestaient par naïveté, lâcheté ou conviction, les islamo-gauchistes et leurs idiots utiles apportaient un démenti formel. Le 7 octobre, ce sont avant tout des Juifs que les terroristes islamistes du Hamas ont massacrés. Par la suite, ce sont les Juifs où qu'ils se trouvent qui ont été visés, ciblés et attaqués au nom même de la défense des Palestiniens, sous la responsabilité de certains et dans le silence de beaucoup d'autres.

Seuls mais ensemble. Comme toujours. Mais en ne laissant rien passer.

Pas un jour ne passe sans que le combat contre cette haine anti-juive ne soit au cœur de notre action.

Révélatrice comme toujours dans l'histoire d'une société malade et aux effets globaux dévastateurs, elle ne doit pas être l'affaire des seuls Juifs.

Ce 7 octobre, les terroristes du Hamas, accompagnés de civils gazaouis, assoiffés de sang juif, enivrés par la haine des Juifs, animés par la seule volonté de tuer des Juifs, ont commis le pire de ce que l'homme est capable de faire. L'homme devenu démon. Le mal absolu.

Mais ce 7 octobre, face au cauchemar, le meilleur de l'homme a aussi émergé. L'homme porté par les anges. Le bien se dressant face au mal. Comme une réponse nécessaire. Comme pour nous sauver du désespoir. Comme souvent dans l'histoire. Comme les résistants et les justes face aux nazis et à leurs alliés.

Ce 7 octobre, des héros anonymes ont eu la force, le courage, la grandeur de dire non. Dans l'attente des secours, longue et interminable, ils ont bravé l'enfer et sauvé des vies au péril de la leur. Certains d'entre ces jeunes femmes et jeunes hommes sont revenus de l'horreur. D'autres non.

Younes, Or, Rami, Rachel, Tali, Alit, Shlomo, Amihaï, Youssef et tant d'autres ont sauvé l'humanité tout entière.

Ce sont cinquante de ces héros, de toutes origines, israéliens ou non, juifs ou non, que Haïm Musicant nous présente dans cet ouvrage. Avec le talent de conteur et la finesse de l'analyste qu'on lui connaît, Haïm Musicant met à l'honneur ces destins hors-norme, leur rend cet hommage qu'ils méritent tant, les sort de l'anonymat où ils ne pouvaient pas rester. Chacun des portraits de ces

êtres ordinaires devenus soudainement extraordinaires, de ces hommes et de ces femmes du quotidien devenus exemplaires, est empreint d'une puissance émotionnelle dont on ne ressort pas indemne de la lecture. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.

Cette formidable et bouleversante galerie de portraits, qui complète de façon si évidente celle de son précédent ouvrage *Les Magnifiques* que Haïm Musicant avait présenté avec Jean-Pierre Allali, nous renvoie la plus belle vision de l'homme. Elle nous rappelle avec force qu'un simple filet de lumière peut éclairer la nuit noire, que l'espoir n'est jamais détruit par la haine, que la vie est toujours plus forte que tout.

«J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie afin de vivre, toi et ta descendance.» (Deutéronome 30.19-20).

Le choix de la vie, envers et contre tout. C'est ce message universel du judaïsme que ces héros du 7 octobre ont crié face aux démons du Hamas pour qui la vie ne vaut rien. Ce choix de la vie est au cœur de l'identité, de l'histoire, de l'éthique et des valeurs juives telles qu'elles sont transmises à l'humanité depuis toujours. Il est porté haut et fort par Israël depuis sa renaissance en 1948. La vie humaine bien sûr qui a toujours été placée par le peuple juif au-dessus de tout. La vie du pays, de la région et du monde, porteuse d'espoir et d'avenir, qui a toujours été au cœur de la politique intérieure et extérieure d'un pays et d'un peuple qui connaissent mieux que quiconque le prix à payer de la haine et de la violence.

Depuis la proclamation de la fondation de l'État lue par David Ben Gourion le 14 mai 1948, Israël choisit jour après jour la vie. C'est par la force de ce message venu de loin, de cette raison d'être historique, culturelle et culturelle, qu'Israël a pu se construire, se défendre, résister, prospérer, pour passer d'un désert aride à la Start-up nation, de l'isolement du paria à la reconnaissance mondiale, des tragédies de l'histoire à la foi dans l'avenir.

C'est fort de ce credo constitutif qu'Israël ne laisse jamais l'un des siens entre les mains de ses ennemis. La vie de chaque otage est plus importante que tout comme l'avait montré en son temps le prix si élevé payé par Israël pour récupérer Guilad Shalit, otage durant cinq ans, et plus récemment, les négociations menées à la fin novembre 2023 pour ramener à la maison des dizaines d'otages détenus par le Hamas.

C'est animé par cette centralité donnée à la vie que Tsahal, l'armée de défense d'Israël, prévient depuis toujours les populations civiles d'attaques à venir afin de préserver le plus de vies possibles. À Gaza, à Rafah et ailleurs, elle n'a cessé de le faire depuis le 7 octobre.

Dans un monde à l'avenir si incertain, fracturé par les porteurs de haine et de chaos, menacé par cet islamisme qui place dans la mort tant de valeur, ce cri pour la vie lancé par les héros du 7 octobre résonne plus fort que jamais. À nous de le faire entendre au monde pour éveiller les consciences. Le mérite premier de ces récits bouleversants de vie et d'humanité que Haïm Musicant porte à notre connaissance sera d'y contribuer.

L'une des missions majeures du judaïsme est la réparation du monde. *Tikoun Olam*. Par leur force, leur courage et leur grandeur d'âme, les héros du 7 octobre y ont pris une part majeure. « Le judaïsme n'existe pas pour judaïser le monde, mais pour l'humaniser » (Elie Wiesel).

Ce qu'ont accompli ces héros en ce jour où le monde était plongé dans la nuit devra nous guider, nous inspirer et nous apporter chaque jour la force, l'énergie et la lumière nécessaires pour continuer de combattre la haine anti-juive, défendre nos valeurs d'humanisme, de liberté, de fraternité, de démocratie, et porter la flamme de la vie et de la résistance. Soyons à notre tour ces héros qui lutteront sans concession pour ces idéaux fondamentaux, les seuls à garantir notre avenir et celui de nos enfants et de nos petits-enfants.

Envers les victimes, les otages et les héros du 7 octobre, nous avons une dette imprescriptible. Ne l'oublions jamais. Ne les oublions jamais.

Tu choisiras la vie.

Am Israël Hai!

Pourquoi ce livre ?

C'EST LE LIVRE LE PLUS DIFFICILE, le plus imprévisible et le plus personnel que j'aie jamais écrit. Dans cette introduction, je voudrais vous expliquer pourquoi.

En septembre 2023, je suis à Tel Aviv avec mon fils cadet. Il est né en Israël, y a toujours vécu et, à l'âge de faire son service militaire, il a dû participer à la guerre provoquée par le Hamas en 2014.

Par un bel après-midi d'été, nous décidons d'aller voir à la cinémathèque un film qui vient de sortir : *Golda*. Curieusement, ce long-métrage ne sera pas distribué en France. Seuls les abonnés de Canal+ auront une chance de le voir.

Ce film est consacré à Golda Meir, une des mères fondatrices de l'État d'Israël et son Premier ministre de 1969 à 1974. Il ne s'agit pas réellement d'un biopic, mais plutôt d'un regard sur la Guerre de Kippour qui a eu lieu il y a 50 ans.

Le samedi 6 octobre 1973, c'est shabbat, mais c'est aussi Yom Kippour, le jour du grand pardon, la solennité

la plus sacrée du calendrier juif religieux. Durant 25 heures, les Juifs prient, jeûnent et espèrent être inscrits dans *le Livre de la Vie*.

Mis à part le chef d'état-major, les militaires qui entourent la Première ministre – parmi eux Moshe Dayan, le ministre de la Défense – ne prennent pas en considération les informations des services secrets qui annoncent une attaque de l'Égypte et de la Syrie. Golda Meir se laisse influencer, ce qui est peut-être la première fois de sa vie.

En pleine journée du 6 octobre, Israël est attaqué par les armées égyptienne et syrienne. Pris par surprise, Tsahal repousse les armées ennemies au bout de 19 jours de combats. Mais cette guerre coûte cher: 3 000 Israéliens sont tués et 8 000 sont blessés.

Une commission d'enquête, la commission Agranat, est nommée. Elle considère que Golda Meir n'a rien à se reprocher, et que, au contraire, elle a fait face avec courage et sang-froid à cette situation dramatique. Mais « la grand-mère d'Israël », âgée de 76 ans, est épuisée. Elle est contestée par une grande partie de l'opinion et souffre par ailleurs d'un cancer. Le 11 avril 1974, elle démissionne, et c'est Yitzhak Rabin, chef d'état-major de Tsahal pendant la guerre des Six Jours en 1967, qui lui succède.

En sortant du cinéma, je parle avec mon fils et nous prolongeons les interrogations des Israéliens qui durent depuis un demi-siècle. Les services secrets avaient transmis leurs informations sur la forte probabilité d'une attaque surprise. Qui n'a pas su lire correctement ces rapports? La hiérarchie militaire? L'échelon politique? Les deux?

Nous nous disons qu'une telle situation ne peut se reproduire, qu'un deuxième 6 octobre 1973 n'aura plus jamais lieu. Tsahal a la réputation d'être l'armée la plus forte de la région. Elle dispose d'armements sophistiqués, de troupes entraînées capables de mener des opérations audacieuses comme l'a démontré la série *Fauda*, sans compter la qualité de ses services de renseignements.

Dans ce dialogue sans détour avec mon fils, me revient subitement à l'esprit cet échange que nous avons eu en 2013. Mon fils arrive alors comme tous les jeunes Israéliens et Israéliennes de sa génération à l'âge de l'enrôlement dans Tsahal. Le service militaire dure alors trois ans pour les garçons et deux ans pour les filles. Il demande à être incorporé dans la brigade d'infanterie des *Golani*. Je lui demande: «Pourquoi veux-tu être combattant?» Il énumère trois raisons: «Je veux tout d'abord faire comme Papy.» C'est mon père. Alors que la presque totalité de sa famille a été exterminée par les nazis pendant la Shoah, il a combattu dans l'Armée rouge et a fait partie des troupes soviétiques qui ont pris Berlin en mai 1945. Par la suite, ne sachant pas où aller après la mort des siens, il est venu en Israël en train de renaître et a pris part à la guerre d'Indépendance en 1948-1949 dans la brigade *Givati*. Mon fils ajoute deux autres raisons: «Papy et Mamy m'ont souvent dit: "Quelle chance que tu n'aies pas connu la Shoah!" S'il le faut, je me battrais pour que les Juifs ne soient pas les victimes d'un nouveau génocide!» Et il conclut: «Israël, c'est mon pays, et je veux le défendre, je veux le protéger!»

Le 7 octobre, en me réveillant, j'allume comme toujours mon smartphone. Sur Instagram, je vois des publications que je ne comprends pas ou que je n'ai pas envie

de comprendre. Il se passe des choses bizarres dans le Sud d'Israël. Des tirs de missiles depuis Gaza, mais aussi une invasion. Des terroristes sont entrés dans des kibboutz et des villes dont certaines sont à 30 kilomètres de la frontière avec la bande de Gaza. J'appelle en Israël. Je ne recueille que des informations parcellaires et confuses. « On ne sait pas ce qui se passe ». Depuis longtemps, depuis que Tsahal a remis Gaza à l'Autorité palestinienne en 2005, qui a été renversée deux ans plus tard par le Hamas, les Israéliens sont habitués au tir de missiles. En novembre 2019, le Jihad islamique, organisation terroriste islamique cousine du Hamas, avait lancé pendant plusieurs jours 450 missiles sur le Sud et le Centre d'Israël dont Tel Aviv. Mais ils avaient été interceptés par le Dôme de Fer, un système de défense aérienne.

Il va falloir du temps pour prendre la juste mesure de ce qui est en train de se passer. Plus de 5 000 missiles sont lancés depuis Gaza. Dans le même temps, quelque 33 villes et kibboutz sont attaqués ainsi que le festival de musique Nova où plus de 4 500 jeunes sont venus danser.

Le choc est immense, les questions sans réponse. Comment cela a-t-il pu arriver alors qu'il y a un mois à peine nous parlions mon fils et moi de l'invincibilité d'Israël ? Comment les terroristes ont-ils pu traverser la frontière que l'on appelle la barrière de sécurité, dont on disait qu'elle était infranchissable ? Les services de renseignements ont-ils été aveuglés ? Où est l'armée ? Où est la police ?

Après le 6 octobre 1973, le 7 octobre 2023.

Dans ce chaos, les autorités israéliennes vont annoncer que près de 4 000 terroristes ont tué 1 400 personnes dont 400 au festival Nova : des hommes, des femmes, des

enfants, des bébés, des personnes âgées. Les terroristes ont violé, décapité, brûlé. Israël et le monde entier comprennent avec stupeur qu'il s'agit d'un pogrom, du plus grand massacre de Juifs depuis la Shoah. Mais le chiffre va être revu à la baisse : 1200 morts israéliens et non israéliens. On apprend avec stupeur qu'il y a des blessés – 4800 – et 251 otages conduits de force à Gaza. Le plus jeune est un bébé de neuf mois, le plus âgé a 85 ans.

Que faire de là où chacun se trouve si ce n'est s'inquiéter pour les siens, d'autant que l'armée rappelle les réservistes dans ce pays grand comme trois départements français et où l'arrière n'est pas bien loin du front ? Téléphoner sans arrêt ? S'abreuver d'informations sur les médias classiques et les réseaux sociaux ?

Modestement, ce que je crois savoir faire, c'est écrire, raconter.

Chaque semaine, j'anime *Un jour, une histoire*, une émission sur les ondes de Radio Shalom, diffusée sous la forme d'un podcast vidéo par l'ECUJE, l'Espace culturel et universitaire juif d'Europe. Je consacre mes chroniques à des personnalités aussi diverses qu'Anouk Aimée, Albert Einstein, René Goscinny ou Joseph Kessel.

Mais quand éclate cette nouvelle guerre, la douzième depuis la fondation de l'État d'Israël en 1948, je ressens la nécessité impérieuse de bouleverser la programmation de mon émission et de la consacrer désormais à tous ces anonymes, militaires et civils israéliens – des Juifs, des musulmans, des chrétiens... – mais aussi des non Israéliens, Thaïlandais, Philippins... que rien ne prédisposait à devenir des héros, et qui ont trouvé le courage, la force et l'imagination pour résister, pour sauver, trop souvent en perdant la vie.

Je me suis rendu en Israël pour être auprès de mon fils qui avait été rappelé par Tsalal, qui a été sur tous ces lieux de massacres, qui a enterré des amis tués par le Hamas, qui connaît des otages dont on ne sait toujours pas ce qu'ils sont devenus. Je lui ai raconté ce que je faisais dans le cadre de *Un jour, une histoire*. Mon fils m'a fait remarquer: «C'est bien de faire ces émissions mais ce serait peut-être mieux si tu faisais un livre que tu consacrerai à tous ces hommes, femmes, quelques fois enfants qui ont eu des comportements inattendus et extraordinaires, et dont on ne parlera peut-être pas ou peu». Je l'ai écouté. Je suis venu à plusieurs reprises en Israël.

Pour des raisons éditoriales, j'ai dû me limiter à identifier et à sélectionner 50 héros du 7 octobre. Un choix difficile car ils sont nombreux ceux qui auraient mérité de figurer dans ce livre consacré à des inconnus qui étaient dans la vie et l'avenir et qui ont vu leur destin basculer en quelques minutes ou en quelques heures.

Confrontés à la sauvagerie des terroristes du Hamas et du Jihad islamique, branches gazaouies des Frères musulmans qui prônent le Jihad, la guerre sainte, pas seulement contre les Juifs, et veulent imposer la charia, la loi de l'Islam, partout dans le monde, ces héros ont appliqué un enseignement du Talmud: «Celui qui sauve une vie, sauve l'humanité tout entière.» Eux et tous ceux qui ont survécu et qui se sont contentés de déclarer avec beaucoup de pudeur: «Je n'ai fait que mon devoir.»

Ce livre se veut un hommage, mais aussi un mémorial dédié à tous ces héros du 7 octobre. Pour que l'on sache aujourd'hui et demain qui ils étaient et ce qu'ils ont accompli.

Awad Darawshe

Il a soigné des blessés jusqu'à la fin

MOHAMED DARAWSHE est le symbole de la réussite de la communauté arabe, qui représente 21 % de la société israélienne. Cet universitaire reconnu est le directeur de la stratégie au Centre Givat Haviva. Fondée en 1949 par la Fédération des kibboutz, c'est la plus ancienne institution d'Israël encourageant le dialogue entre Juifs et Arabes. Mohamed Darawshe, qui consacre toute sa vie à travailler sur les moyens de « promouvoir la paix par le dialogue, la compréhension et la coexistence », va être frappé de plein fouet par les massacres du 7 octobre.

Ce jour-là, son cousin Awad Darawshe est de service au festival Nova près du kibboutz Reïm. Ce jeune homme de 23 ans est originaire d'Iksal, une ville de 15 000 habitants proche de Nazareth.

La vocation d'Awad, c'est de soigner. Il entreprend des études de médecine, mais il doit les interrompre en

raison de la pandémie de covid. Il a, dès l'âge de 16 ans, pris des cours de secouriste et s'est porté volontaire au sein du *Magen David Adom*. Pendant le confinement, Awad avait confié à son cousin Mohamed: «Je n'ai pas envie d'être un médecin qui resterait assis dans un bureau en attendant que des gens viennent le voir avec un rhume pour leur donner du paracétamol». Awad ne reprend pas le chemin de la faculté de médecine. Il préfère être sur le terrain. Il devient secouriste, avec le projet d'avoir sa propre compagnie d'ambulances.

En attendant d'avoir suffisamment d'argent pour concrétiser son projet, Awad travaille pour les ambulances Yossi. Le 6 octobre, il fait partie de l'équipe qui est envoyée au festival de musique Nova. Il va y avoir du travail: on attend au moins 4 500 jeunes. La nuit ne lui demande que certaines interventions bénignes. Des festivaliers ont abusé de la boisson ou de la drogue. Mais le lendemain à 6 h 30, les terroristes envahissent l'aire et chassent les jeunes participants pour les tuer ou les enlever. Le propriétaire des six ambulances qui sont sur place donne l'ordre à ses équipes: «Je suis désolé mais ils tuent et il n'y a personne pour vous protéger. Vous devez sauver votre peau! Vous n'avez pas le temps de démonter les tentes des postes de secours. Partez!». Les secouristes mettent le moteur de leurs ambulances en marche, tous sauf Awad.

Mais tu es fou? lui lancent ses collègues.

– Ils vont t'abattre comme un lapin!

– Je reste. Je ne vais pas abandonner les blessés. Ils ne vont rien me faire puisque je suis en train de

prodiguer des soins. Je pourrai leur expliquer tout ça en leur parlant en arabe. Je vais me débrouiller. Ne vous inquiétez pas pour moi.

Mais Awad n'a pas le temps d'expliquer quoi que ce soit. Il est abattu par un terroriste alors qu'il est en train de panser un jeune qui a été touché. Un autre terroriste monte dans son ambulance et part à son bord pour Gaza.

Les nouvelles commencent à tomber. La famille Darawashe, son père Musa, Huda sa mère, son frère et ses trois sœurs sont inquiets. Ils savent qu'Awad était de permanence au festival, mais ils n'arrivent pas à avoir la moindre information sur son sort.

L'un de ses cousins, Ali Darawashe, est policier. Il s'est porté volontaire pour identifier les corps mutilés ou brûlés à la morgue de Shura. Il est horrifié par ce qu'il voit : des morceaux de cadavres disloqués dans des sacs qu'il reconstitue avant de leur donner une sépulture digne. « Quiconque a fait cela n'a pas fait de distinction entre un Juif, un Arabe et un chrétien. Je suis musulman et le massacre qu'ils ont commis, ce n'est pas ça, le vrai islam », réagit Ali.

Huit jours après le massacre, le corps d'Awad est retrouvé et identifié. Dans un premier temps, on avait cru qu'il avait été pris en otage à Gaza. 20 000 personnes assistent à son enterrement dans son village natal. Son père, accablé par la mort de son fils, lâche ces mots : « J'aurais aimé mourir comme lui, en sauvant la vie des autres. » Les imams des trois mosquées du village saluent le *shahid*, le martyr qu'est devenu Awad Darawshe : « Son âme pure va monter directement au paradis grâce aux actes qu'il a accomplis ici-bas ».

Rachel Edry

La grand-mère courageuse d'Ofakim

SAMEDI 7 OCTOBRE. C'est shabbat, c'est *Simbat Torah*, la fête de la Torah.

Ofakim. C'est une ville qui a été fondée en 1955 par des Juifs qui sont arrivés du Maroc et de Tunisie. Ofakim compte 40 000 habitants. Elle est à 24 kilomètres de Beer Sheva et surtout à 30 kilomètres de Gaza.

Ce 7 octobre au matin, deux camions arrivent. Il y a 14 terroristes venus dans le but de tuer et en quelques heures ils vont tuer plus de 50 habitants d'Ofakim. Tshal n'est pas présent. À travers les fenêtres, les habitants voient des terroristes abattre à bout portant des gens dans les rues. Alors ils essaient de s'enfermer chez eux, de se cacher, de se barricader.

Le maire d'Ofakim, Itzhak Danino et le député Almog Cohen prennent leurs armes pour essayer de

repousser le Hamas. Des habitants qui ne prennent pas encore la mesure de ce qui se passe sortent en tongs et avec des couteaux. Par miracle, des terroristes sont abattus. Des habitants récupèrent leurs armes et arrivent à en éliminer d'autres.

Mais cinq terroristes forcent la maison de David et de Rachel Edry qui ont plus de 70 ans tous les deux. Auparavant, ils ont tué deux policiers devant leur habitation.

David et Rachel savent que les terroristes sont là pour les tuer. Rachel chuchote à son mari: « Si nous devons mourir, je voudrais mourir en te tenant la main ».

Mais Rachel ne veut pas mourir et elle va trouver une idée incroyable. On connaît *savta Rabel*, « grand-mère Rachel », pour son sens de l'hospitalité. Elle est toujours disponible pour aider, pour consoler. Alors, elle va faire preuve d'un sens de l'hospitalité inattendu. Avec un sang-froid hors du commun, Rachel propose aux terroristes de leur donner à manger. Elle a des restes d'un plat de bœuf et de riz. « Vous devez avoir faim! » Rachel parle un peu l'arabe. Elle propose un jeu: « Vous m'apprenez un mot d'arabe et moi en échange un mot d'hébreu ». Et elle va même chanter avec eux. Ils connaissent une chanson de Lior Narkiss, célèbre chanteur israélien.

De temps à autre, Rachel demande à aller aux toilettes. Elle voit qu'il y a la police. Avec les doigts d'une main, elle montre qu'il y a cinq terroristes.

Les gens du Hamas sont depuis 15 heures dans la maison de David et de Rachel. Et tout d'un coup,

à 3 heures du matin, les policiers lancent une grenade et vont pénétrer dans la maison. Parmi eux, il y a les deux fils de David et de Rachel. Les cinq terroristes sont éliminés.

David et Rachel vont se réfugier chez l'un de leurs fils. Le mercredi suivant, Rachel revient devant sa maison où flotte un drapeau d'Israël. Elle est accompagnée par les ministres israélien et britannique des Affaires étrangères. « Je n'ai plus rien à faire ici, il ne reste que la mort et la dévastation », avoue Rachel. « Je suis venue remercier Dieu et nos remarquables forces de sécurité d'avoir sauvé nos vies. » Le rabbin Boaz Gross s'agenouille devant la maison, il ramasse quelques douilles qui traînent sur le sol depuis la fusillade : « Elles feront une excellente *menorah* pour *Hanouka*, la fête des lumières, dans quelques mois. » Le rabbin ajoute : « D'une grande obscurité émergera une grande lumière ».

Le 26 février 2024, David, le mari de Rachel s'est éteint. Son état de santé s'était détérioré depuis le 7 octobre.

Valentin Elie Ghnassia

Il aurait pu être avocat à Montpellier

VALENTIN ELIE GHNASSIA AIMAIT LA VIE.

La famille, les amis de ce jeune Montpelliérain de 22 ans sont unanimes quand ils parlent de lui. Sa mère, Geneviève Molina, le décrit comme « très espiègle, très actif, très énergique, très câlin, solaire ». Son amie d'université, Carla Mathiou, ajoute : « C'était quelqu'un de très joyeux, toujours souriant. Il était aussi très sensé, mais il aimait bouger, faire la fête. »

Valentin est né le 28 octobre 2000 à Montpellier dans une famille juive peu pratiquante. Quand il va à la synagogue, ce qui lui arrive rarement, c'est avec son grand-père maternel mais il s'interroge beaucoup sur son identité et sur son avenir. Au collège, il est victime d'antisémitisme. On l'insulte. On se moque de lui.

Valentin se pose des questions : « En France, en tant que Juif, il faut toujours se cacher ». Après le lycée, il va à l'université. Il se rapproche dans le même temps

de l'association *Olami* (« Mon monde » en hébreu), qui accueille des jeunes Juifs de 18 à 30 ans pour des activités sociales, partager un shabbat, ou participer à des débats. C'est là qu'il prend quelques cours d'hébreu.

Valentin choisit d'étudier le droit à la faculté de Montpellier « par souci de défendre l'autre ». Il arrive toujours en retard en cours mais ses amis s'arrangent pour lui laisser une place au bout de la rangée pour qu'il les rejoigne. Il devient vite la coqueluche à l'université. Il est toujours joyeux et de surcroît brillant. Il passe facilement ses examens de licence. Le jeune homme se fait remarquer pour son art oratoire. Il remporte le concours d'éloquence.

Mais dans le même temps, il continue à se poser beaucoup de questions sur son identité juive. Il découvre Israël dans le cadre de *Taglit*, découverte, un programme pour des jeunes qui ne connaissent pas le pays. C'est le coup de foudre. En 2021, Valentin, sa licence en poche, décide de retourner en Israël « pour voir », et dans la perspective de s'y installer définitivement. On lui dit que pour s'intégrer dans la société israélienne et comprendre la mentalité des habitants, une des meilleures formules est d'opter pour le *Mabal*, un programme destiné aux jeunes Juifs du monde entier âgés de 18 à 23 ans qui désirent servir dans Tsahal.

Octobre 2023, Valentin sait qu'il arrive au bout de ses 18 mois de service militaire. Il doit être libéré quelques jours avant son anniversaire. Et il a des projets. D'abord retrouver sa famille à Montpellier, puis prendre des vacances à Budapest et après en Australie. Ensuite devenir israélien, reprendre ses études, se lancer dans

les affaires et se marier. Il a déjà choisi les prénoms de ses enfants : Benjamin et Rivka.

Mais le 7 octobre tout va basculer. Le Hamas attaque à l'aube le kibboutz Be'eri. Les terroristes se livrent à un massacre systématique. Plus de 100 personnes sont tuées et 32 sont prises en otage. Avec son unité de parachutistes, Valentin y arrive par hélicoptère. Les combats sont violents. Le jeune Montpelliérain porte secours à une femme qui allait être exécutée. Il parvient à sauver d'autres habitants du kibboutz. Mais il est la cible d'un terroriste et succombe à ses blessures.

Un jour, Valentin avait dit à sa mère : « Si je meurs un jour en combattant pour Israël, je voudrais être enterré à Jérusalem, au mont Herzl, dans ce cimetière où reposent les grands d'Israël ». Son vœu a été exaucé. En présence de sa famille, de ses amis, de plus de 300 personnes, Valentin est mis en terre le 12 octobre. Quelques semaines plus tard, il reçoit la nationalité israélienne à titre posthume.

Le 7 février 2024, le président de la République Emmanuel Macron rend un hommage national aux Invalides aux 42 Français tués par le Hamas le 7 octobre.

Contrairement à d'autres familles de victimes, la mère Geneviève et la sœur Chloé n'ont pas réclamé cet hommage, mais puisqu'il est organisé, elles décident de s'y rendre « juste pour rappeler que Valentin est une victime du terrorisme et qu'il a sauvé des vies ».

« Le 7 octobre Israël était victime, le 10 octobre Israël était coupable », ajoute, dépitée, sa mère qui avait dit le jour de l'enterrement de Valentin : « Je sais que de là-haut, il est heureux et rigole comme toujours ».